



HAL
open science

Diversité ethnique, confrontations et symbioses culturelles en Mésopotamie au IIIe millénaire

Camille Lecompte

► **To cite this version:**

Camille Lecompte. Diversité ethnique, confrontations et symbioses culturelles en Mésopotamie au IIIe millénaire. Jacques Bouineau. L'environnement méditerranéen - De l'Antiquité vécue à l'Antiquité réinventée, L'Harmattan, pp.13-45, 2019, Méditerranées, 978-2-343-18983-3. hal-02510863

HAL Id: hal-02510863

<https://hal.science/hal-02510863v1>

Submitted on 18 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de
Jacques Bouineau

L'environnement méditerranéen

De l'Antiquité vécue à l'Antiquité réinventée



MEDITERRANÉES

L'Harmattan

Sommaire

Jacques Bouineau

Éditorial

Camille Lecompte

Diversité ethnique, confrontations et symbioses culturelles en Mésopotamie au III^e millénaire

Hélène Bouillon

Diversité du phénomène migratoire en Égypte au II^e millénaire av. J.-C. : les immigrés issus du Proche-Orient ancien et leurs apports sociétaux, technologiques et artistiques

Sophie Lafont

Les discriminations juridiques au Proche-Orient ancien

Michael Rainer

Minima sur la citoyenneté romaine

Ahmed Djelida

La condition des eunuques du royaume siculo-normand

Benjamin Galeran

L'eunomia dans le projet politique du roi de Bohême, Georges de Podiebrad

Jacques Bouineau

Charles XI de Suède en quête de modèle politique

Hassan Abdelhamid

L'importation du droit étranger en Égypte : instrumentalisme ou syncrétisme ?

Diversité ethnique, confrontations et symbioses culturelles en Mésopotamie au III^e millénaire

Alors que nos sociétés sont parcourues de tensions liées à la coexistence de cultures et traditions distinctes, et à l'heure où le concept de communautarisme s'est imposé dans les débats politiques, un regard vers les débuts de l'histoire, tels que documentés par l'apparition des premières sources écrites, loin de nous détourner de questions contemporaines, peut, au contraire, contribuer à mieux considérer notre situation d'acteurs historiques ancrés dans une temporalité se définissant dans la rétrospection. La Mésopotamie ancienne, correspondant à l'Irak et une partie de la Syrie de nos jours, constitue de ce point de vue un laboratoire particulièrement pertinent. Depuis ses origines jusqu'à sa disparition, soit entre le début du VI^e et la fin du I^{er} millénaire avant notre ère¹, la civilisation mésopotamienne fut en effet le creuset sans précédent d'une riche diversité de cultures sur un territoire simultanément ou successivement occupé par des populations dites sumérienne, akkadienne, amorrite, hourrite, kassite, araméenne, etc., appartenant à des groupes linguistiques et relevant de traditions distinctes mais qui fusionnèrent et formèrent l'une des cultures les plus influentes de l'Antiquité. Pour le présent article, nous proposons de considérer plus particulièrement les modalités des contacts et rapports entre des groupes ethniques ou linguistiques connus durant le III^e millénaire en Mésopotamie, plus particulièrement dans sa partie méridionale qui se divise entre le pays de Sumer, siège des grandes cités sumériennes telles que Uruk, Ur ou Girsu, et la Babylonie septentrionale, dite aussi Akkad, où se trouve notamment Babylone proprement dite. La Syrie sera également considérée à travers le prisme du site d'Ebla (Ill. 1). Nous chercherons à interroger les plus anciennes sources écrites qui, en dépit de leur aspect laconique et de leurs difficultés philologiques inhérentes, offrent un témoignage pertinent sur la question des relations entre les différentes communautés. Après avoir rappelé que la Mésopotamie était

¹ Toutes les dates données ici sont entendues comme avant notre ère.

Camille Lecompte

un territoire multiethnique et quelles langues y sont attestées lors du III^e millénaire, notamment en considérant les textes problématiques du tout début de notre période, nous verrons comment s'est élaboré le paradigme historique de la symbiose culturelle akkadienne et sumérienne, plus précisément en abordant les questions du bilinguisme et de la diffusion de la culture sumérienne bien loin de ses bases. Ce paradigme de symbiose ne va toutefois pas sans certains heurts, qui s'expriment surtout par le biais de stéréotypes méprisants vis-à-vis d'autres peuples et groupes ethniques, même si nous essaierons de montrer qu'ils relèvent d'une idéologie en partie démentie dans la pratique.

Les faits exposés ici, bien connus des assyriologues, sont surtout destinés pour notre propos à montrer en quoi le Proche-Orient ancien peut répondre aux problématiques des confrontations internes aux sociétés, tout en mettant en valeur leur résolution. Nous chercherons donc à offrir une vue d'ensemble de cette problématique, de l'historiographie qui s'y rapporte et des principaux jalons et éléments fournis par la documentation écrite. Rappelons d'ores et déjà que les sources écrites dont nous disposons, abondantes, se présentent généralement sous la forme de tablettes d'argile, parfois d'inscriptions sur d'autres supports, notamment la pierre, et sont rédigées en cunéiforme.

I. La Mésopotamie au III^e millénaire, un espace-temps de croisement et d'intersection

1. Fluctuations politiques, « ethniques » et linguistiques

La Mésopotamie méridionale et la Syrie du III^e millénaire sont bien connues pour leur mosaïque de langues, reflets des diverses populations qui l'occupèrent et s'y succédèrent :

Diversité ethnique, confrontations et symbioses culturelles en Mésopotamie au III^e millénaire

périodes / dates	langues sémitiques	autres
Uruk / Jemdet Nasr 3200-2950	akkadien ?	sumérien ? « proto-euphratique » ? « proto-tigridien » ?
Dynastique Archaïque 2950-2350	akkadien éblaïte	sumérien
Sargonique 2350-2200	akkadien	sumérien <u>guti</u> hourrite
Néo-sumérien et Ur III 2200-2000	akkadien <u>amorrite</u>	sumérien

Table 1. Langues de Mésopotamie et Syrie au III^e millénaire. Soulignées : langues peu ou pas mises à l’écrit et aujourd’hui mal définies ; entre guillemets : langues dont l’existence est simplement supposée.

Il convient d’appréhender cette diversité de manière diachronique :

- jusqu’aux sources de l’époque d’Uruk, datant de la toute fin du IV^e millénaire, nous n’avons aucune idée des langues en cours ;

- puis, avec l’invention de l’écriture, émerge un paysage linguistique encore débattu et mal connu – les premiers textes étant attribués par certains aux Sumériens, par d’autres à l’un des substrats antérieurs à l’installation de ces derniers, dits proto-euphratiques ou proto-tigridiens et dont l’existence est simplement supposée par les assyriologues, sans toutefois de certitude aucune sur leur nature ;

- à partir du XXVIII^e siècle, le sumérien, qui ne saurait être classé avec certitude dans aucun groupe linguistique², est langue majoritaire

² Bien que la langue sumérienne ait fait l’objet de rapprochements avec plusieurs autres familles linguistiques, notamment le finnois, le turc, le basque etc., nous rappelons ici

Camille Lecompte

dans la partie la plus méridionale de l'Iraq contemporain, tandis que l'akkadien, langue sémitique, est implanté en Babylonie septentrionale et ses parents, tels que l'éblaïte, en Syrie ;

- avec l'empire d'Akkad, première forme politique d'unification de la Mésopotamie et de la Syrie créée par Sargon d'Akkad (XXIV^e siècle), la langue akkadienne devient celle des inscriptions officielles royales, tandis que le sumérien reste évidemment en usage dans la comptabilité et dans divers cadres, scolaire ou littéraire ;

- cet empire voit l'invasion et l'installation des peuples Guti, qui, en dehors de leur rôle politique, ne laissèrent guère d'empreinte culturelle écrite ;

- avec l'époque de Gudea, célèbre souverain de Lagash (XXII^e siècle), et pendant l'empire forgé par la Troisième Dynastie d'Ur (XXI^e siècle), le sumérien, bien que disparaissant, voire déjà langue morte, connaît dans les sources écrites une phase de renaissance ; si l'akkadien devait être majoritaire, la Mésopotamie voit l'implantation des peuples amorrites, dont la langue, presque jamais mise à l'écrit, est également sémitique ;

- enfin, à partir de la période paléo-babylonienne (début du II^e millénaire), dominée par des dynasties amorrites, le sumérien devient définitivement langue morte et savante, l'akkadien langue majoritaire à l'écrit tandis que l'amorrite, peu ou pas écrit, était aussi parlé.

Comme on le voit, la définition du « paysage linguistique » fait ressortir la riche diversité de la civilisation mésopotamienne, qui ne saurait être vue comme un ensemble figé. Cet aspect de confrontation interne du point de vue linguistique reste néanmoins difficile à transposer dans un discours communautaire ou ethnique. Les sources de ces époques restent en effet laconiques, notamment comparées à celles du millénaire suivant qui mettent en évidence des structurations ethniques plus marquées, par exemple celle interprétée par les assyriologues comme un dimorphisme social opposant les Amorrites nomades aux sédentaires de la plaine alluviale, bien que ce modèle s'avère contestable³.

que, selon toute vraisemblance, le débat ne saurait être clos ni atteindre une conclusion satisfaisante.

³ KAMP et YOFFEE 1980, p. 97.

2. La période de l'invention de l'écriture.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'attribution de l'invention de l'écriture aux Sumériens est désormais débattue, certains auteurs, notamment Englund, ayant estimé qu'une population distincte avait rédigé les premières tablettes, entre 3100 et 2950 avant notre ère (époques dites d'Uruk et de Jemdet Nasr⁴). Dans la mesure où des éléments sumériens sont toutefois identifiables dans les sources, cette hypothèse est contestée, sans qu'aucun consensus n'ait été atteint⁵. Puisque l'on ne saurait dénier qu'une grande partie des séquences de signes des époques d'Uruk et Jemdet Nasr ne donne aucun sens en sumérien, notamment les possibles noms propres ni que, inversement, l'attestation du dieu Enlil et de certaines formules soient sumériennes, nous pouvons envisager l'existence de plusieurs substrats linguistiques contemporains, incluant le sumérien, voire, déjà, l'akkadien⁶.

Pour illustrer les difficultés relatives à l'identification de la langue de ces textes, un exemple peut être donné ici :

Publication : ATU 7, W 20274,37⁷

2 jarres-BIR_{3a}? : HI TE-le namešda

1 jarre (de 4,8 litres) : DUGUD (?) – le forgeron

1 (jarre) : le saĝĝa/umbisaĝ (et le ?) ZATU753 (?)

2 (jarres) GA_a SI KU_{6a} BU_a HI SU_a (?)

1 (jarre) U_{2a}? BAR (?) | la prêtresse en de Nanna/ En-Nanna (?)
ration (GU₇)

(Total) 7 jarres

⁴ ENGLUND 1998, p. 73-81 ; ENGLUND 2009.

⁵ On citera ici simplement GLASSNER 2013 ; MONACO 2014.

⁶ Cette hypothèse a récemment été formulée par SELZ 2018, p. 115 ; nous l'avons également démontrée à propos des noms de lieux de l'époque d'Uruk, LECOMPTE 2009, p. 562-572.

⁷ Voir notre interprétation en LECOMPTE 2018, p. 86.

Camille Lecompte

Ce texte est un simple compte-rendu enregistrant des quantités de jarres associées à des noms ou professions (qui les reçoivent peut-être, si l'on s'appuie sur la signification de la clause GU₇, « ration »). Sont soulignés les termes compréhensibles et portant éventuellement déjà une valeur sumérienne. Les séquences en lettres capitales sont celles que nous ne comprenons pas et qui ne relèvent pas d'un sens assuré selon l'état du sumérien postérieur, reflétant peut-être l'un des substrats antérieurs à l'installation des Sumériens.

En dehors de ce type de sources hermétiques et peu compréhensibles, nous ne possédons pas d'information sur les rapports ou les types de contacts entre les divers groupes occupant la Mésopotamie méridionale. Mentionnons toutefois que Høyrup chercha à élaborer une interprétation ethnique de la possible diversité des langues alors parlées et des problèmes de classification linguistique du sumérien⁸. Selon lui, le sumérien pourrait représenter une phase avancée d'un langage créole qui aurait été élaboré lors du IV^e millénaire. Il aurait, à l'origine, été plus précisément pratiqué par une classe dirigeante dominant des groupes ethniques et linguistiques distincts. Cette reconstruction, qui ne semble guère emporter l'adhésion, notamment parce que notre compréhension du sumérien exclut de l'envisager comme le rejeton d'un dialecte de type créole, démontre quoi qu'il en soit que la problématique de confrontation interne due à la possible présence de plusieurs groupes dut influencer la société de l'époque d'Uruk. S'il reste malheureusement impossible de définir l'impact de cette situation, la symbiose entre Sumériens et Akkadiens expérimentée plus tard nous laisserait davantage croire à une autre voie.

⁸ HØYRUP 1992.

II. La symbiose suméro-akkadienne : formation d'une culture double

1. Historiographie, du concept de races à celui d'organisations sociales distinctes

Les relations entre Sumériens et Akkadiens, qui ne sont à vrai dire de nos jours guère plus abordées selon une problématique ethnique, firent l'objet dans les études assyriologiques d'une appréciation qui évolua en harmonie avec les idéologies environnantes mais aussi les découvertes. Ainsi, en 1939, période marquée justement, comme on le sait, par une opposition d'idéologies et l'application dans l'Allemagne nazie de théories racistes et antisémites, Jacobsen, l'un des plus importants assyriologues de son temps, danois d'origine et professeur à Chicago, publia un article essentiel pour notre sujet dans lequel il écartait une approche raciale des conflits en Mésopotamie. Ce dernier critiqua en effet une vue, d'après lui partagée et commune, selon laquelle les différentes phases politiques de l'histoire des périodes anciennes de Mésopotamie se caractérisaient comme un conflit racial entre Sumériens et Akkadiens : « *its events represent stages in a deadly struggle between two inimical racial groups, Sumerians and Semites*⁹. » Il prit notamment en considération le XXIV^e siècle et la fin de l'âge des cités-États sumériennes – la période dite Dynastique Archaïque –, qui fut marquée par deux projets d'expansion impérialiste, du souverain sumérien d'Umma Lugal-zagesi d'une part, et du roi Sargon d'Akkad d'autre part dans un conflit remporté par le second. Alors que les historiens voyaient cette guerre sous l'angle d'une opposition entre deux races, qui aurait finalement vu le triomphe du « premier empire sémitique », Jacobsen, en s'appuyant minutieusement sur les sources, prouva qu'il n'était jamais question d'opposition entre deux ethnies - ni même entre deux peuples. Le conflit entre Lugal-zagesi et Sargon ne devait se comprendre que sous l'angle d'une opposition politique entre des formations étatiques.

⁹ JACOBSEN 1939, p. 485.

À la suite de Jacobsen, en 1970, Kraus, qui insista sur la rareté des désignations conscientes relatives aux Akkadiens et Sumériens, introduisit le concept de symbiose suméro-akkadienne dans une étude réévaluant ce dossier¹⁰. Il fut alors suivi par d'autres auteurs, notamment Cooper, puis plus largement par la communauté assyriologique¹¹. À cette époque, la découverte des textes du site d'Abū Ṣalābīḥ, en Mésopotamie méridionale et non loin de Nippur, avait profondément modifié les connaissances sur les modalités des relations entre Sumériens et Akkadiens. Si les approches de Jacobsen et Kraus contribuèrent à changer notre perception de celles-ci, une perspective ethnique ou présentant une distinction des traits propres à chaque groupe sur le plan des traditions culturelles et de l'organisation sociale ne fut évidemment pas abandonnée. Ainsi, Wilcke présenta des indices d'une opposition à Akkad dont les textes littéraires se feraient l'écho - Akkad étant aussi, à vrai dire, une pure entité politique et non un peuple ; en outre, survivent, à l'époque akkadienne (XXIV^e-XXII^e siècles), des désignations relevant d'une catégorie ethnique, notamment une mesure de capacité (sila₃) sumérienne et des groupes de travailleurs sumériens, qui seraient distingués d'autres dits akkadiens¹².

Par ailleurs, la *Rencontre Assyriologique Internationale* de 1960, consacrée au « contact suméro-akkadien », avait été auparavant l'occasion à des auteurs comme Gelb et Edzard de chercher à distinguer les traditions des deux peuples¹³, le premier dans le domaine des usages graphiques et linguistiques, le second davantage sur le plan politique et géographique. Dans la lignée de ces études, Steinkeller insista à plusieurs reprises sur les spécificités, vis-à-vis des cités sumériennes, de l'organisation politique de la Babylonie septentrionale. Occupée par les Akkadiens ou des substrats sémitiques apparentés, cette région se caractérisait par une centralisation autour de la ville de Kish, unifiant alors un vaste ensemble territorial là où les États sumériens constituaient des entités territoriales réduites et fragmentées, par une institution royale de premier plan et par l'existence d'une économie privée plus importante

¹⁰ KRAUS 1970, p. 99.

¹¹ COOPER 1973 ; on peut citer par exemple BOTTERO 1983.

¹² WILCKE 1975, p. 40-44 ; 51-63.

¹³ GELB 1960 ; EDZARD 1960.

qu'à Sumer¹⁴. Ce sont là les bases de la *Kish Civilization*, théorisée à l'origine par Gelb (voir II.3). Désormais, la reconstruction de Steinkeller étant en grande partie acceptée, c'est autour de l'opposition entre des organisations politiques et de l'hégémonie de Kish sur Sumer, au moins sur une partie du III^e millénaire, que l'histoire actuelle de la Mésopotamie se définit.

2. Les scribes d'Abū Ṣalābīḥ et la promotion d'une culture bilingue

Fouillé entre 1963 et 1989, ce site, dont le nom antique pourrait être Eresh, se trouve à la charnière des aires culturelles de Mésopotamie méridionale, au sud de Kish et au nord de Nippur, dans une région occupée en majorité par une population akkadienne ou sémitique, mais fortement imprégnée de culture sumérienne. Les fouilleurs y exhumèrent une abondante documentation de près de 556 tablettes cunéiformes datant des environs de 2600-2550, qui se rattachent à la tradition dite de Fara, nom de l'ancienne cité Shurupak, dans le pays sumérien¹⁵. Cette documentation s'avéra d'un apport essentiel à notre compréhension des contacts suméro-akkadiens. Elle se compose, fait rare pour le III^e millénaire, principalement de textes littéraires ou lexicaux, mais de peu de documents administratifs. La majeure partie de ces textes fut rédigée en sumérien, plus précisément l'une de ses phases archaïques ; parmi les textes scolaires se trouvent des listes recopiées depuis l'époque d'Uruk, donc issues de la tradition dont la langue n'est pas identifiée. Surtout, l'on y trouve un hymne rédigé en akkadien, l'une des œuvres les plus anciennes dans cette langue, et des termes akkadiens dispersés dans différentes tablettes.

Les textes d'Abū Ṣalābīḥ révèlent d'ailleurs une tradition sémitique cohérente avec celle connue par d'autres sites. Ainsi, les noms de mois qui y sont en usage se conforment à la tradition du calendrier sémitique standard, qui est notamment attesté à Ebla et Mari en Syrie et témoigne de l'appartenance d'Abū Ṣalābīḥ à une large communauté

¹⁴ Notamment dans STEINKELLER 1993.

¹⁵ Sur la documentation de ce site, publiée en grande partie par BIGGS 1974, voir notamment KREBERNIK 1998, p. 254-259, 361-372, avec bibliographie.

Camille Lecompte

culturelle. En outre, les noms des scribes, connus par les colophons de plusieurs tablettes, révèlent un intéressant mélange de sumérien et d'akkadien, observation applicable d'ailleurs à l'ensemble de l'anthroponymie du site. Il est certes toujours difficile de déduire de noms propres une situation linguistique, plus particulièrement celle des individus nommés¹⁶, mais nous pouvons partir du présupposé que, dans le contexte du III^e millénaire, la pratique d'attribution d'un nom reflète au moins pour partie une tradition partagée dans la communauté. Or, ce sont près de 40% des noms propres qui relèvent de l'akkadien ou d'une langue sémitique¹⁷.

La richesse de l'horizon culturel des scribes d'Abū Ṣalābīḥ, sans doute de culture sémitique, se reflète dans la diversité des registres de langues que l'on y trouve :

- des textes administratifs écrits avec des sumérogrammes mais employant également des spécificités akkadiennes, comme la préposition « dans », *in* ;

- des textes littéraires sumériens, certains d'entre eux, tels l'*Hymne au Temple de Kesh* ou le récit mettant en scène le souverain légendaire d'Uruk, Lugal-banda, constituant des compositions classiques ou des précurseurs d'œuvres bien connues par la suite¹⁸ ;

- des compositions en sumérien crypté dans le code désigné comme UD.GAL.NUN, du nom de l'une des représentations du dieu Enlil, ud = ^d, gal = en, nun = lil₂ ; le site d'Abū Ṣalābīḥ s'illustre par plus de deux cents tablettes et fragments de ce genre hermétique, témoignant à l'évidence de la maîtrise du sumérien de la part des scribes¹⁹ ;

- des listes scolaires héritées de l'époque d'Uruk – soit de plus de 350 ans antérieures – et comportant le vocabulaire, alors déjà en partie obscur, des substrats non identifiés de ces époques (voir I.2) ;

¹⁶ COOPER 1973, p. 240.

¹⁷ KREBERNIK 1998, p. 265.

¹⁸ WILCKE 2006 à propos de *l'Hymne au Temple de Kesh* ; KREBERNIK 1998, p. 366 pour la bibliographie sur ces deux textes, portant respectivement en BIGGS 1974 les numéros de publication 305, 307-309, 311, 314 et 341 d'une part et 327 d'autre part.

¹⁹ L'ensemble de ce corpus a été édité par ZAND 2009, qui est en cours de publication ; cet ouvrage comporte les références bibliographiques à ce genre littéraire.

Diversité ethnique, confrontations et symbioses culturelles en Mésopotamie au III^e millénaire

- de « nouvelles » listes de vocabulaire ou de divinités, en général en sumérien, mais avec parfois, dans le cas de ces dernières, des noms akkadiens, situation qui se retrouve dans la *Liste des Noms et Professions* où figurent de nombreux anthroponymes sémitiques ;

- un hymne en akkadien à Shamash, retrouvé d'ailleurs aussi à Ebla, est crucial en ce qu'il témoigne de la mise à l'écrit de l'akkadien et de l'emploi d'une écriture sumérienne à cette fin²⁰.

Quelle que soit leur langue maternelle, il est remarquable que ces scribes aient maîtrisé un tel répertoire, situation qui s'explique en grande partie par la situation privilégiée du site aux franges de Sumer, non loin de Nippur.

Le mélange des noms des deux substrats peut être notamment illustré par le colophon de l'un des manuscrits des fameux textes UD.GAL.NUN, qui fut entre autres signé par les scribes suivants (ill. 2)²¹ :

- Aya₂-^{ĝeš}?[?]ĝeštin-abzu²², ^dIb-mud et Ur-^dNisaba sont sumériens ;
- A-lum-dūri, I₃-lum-GAR₃, I₃-gi-i₃-lum sont sémitiques.

Le rôle des personnes apparaissant dans les colophons d'Abū Ṣalābīḥ, qui peuvent aller de une à douze, n'est pas toujours clair ; seul l'individu précédant la mention directe « a écrit la tablette », en sumérien dub mu-sar, se rapporterait au scribe qui rédigea ou recopia le manuscrit concerné. Selon Biggs et Krebernik, les noms propres mentionnés seraient ceux d'hommes qui, impliqués dans les activités scolaires, exerceraient une responsabilité dans la transmission du texte et en auraient été également auteurs²³.

L'importance des textes d'Abū Ṣalābīḥ est multiple dans l'évolution culturelle de Mésopotamie : d'une part, ces scribes akkadiens de culture sumérienne adaptèrent un système d'écriture à la notation de leur propre langue ; d'autre part, imprégnés de culture sumérienne, ceux-

²⁰ KREBERNIK 1998, p. 366, IAS 326-342 pour les références bibliographiques et les éditions de cette œuvre.

²¹ Publié en BIGGS 1974, p. 88 et Planche 108, texte n°254.

²² La translittération est spéculative, comparer avec BIGGS 1974, p. 34 « A-x-geštin-abzu ».

²³ BIGGS 1974, p. 34 ; KREBERNIK 1998, p. 314.

Camille Lecompte

ci devaient posséder une double culture. Bien que nous ne sachions pas en quelle langue ils s'exprimaient dans leur vie quotidienne ni si un certain bilinguisme existait dans cette ville, les textes témoignent de ce phénomène de symbiose dès le XXVI^e siècle. Si nous manquons d'information sur la conscience qu'avaient les scribes de cette situation culturelle, il ressort toutefois des quelques informations que nous possédons que leur usage de deux traditions revêtait une fluidité et une certaine homogénéité et qu'en aucune façon cette double tradition ne constituait une tension. On y voit au contraire l'adoption réussie et harmonieuse d'une tradition écrite de Sumer, qui dut exercer une telle influence que les scribes prirent des noms sumériens, si cette anthroponymie ne résultait pas d'un bilinguisme local. Le contexte y était en effet bien distinct de celui que l'on connaît plus tard, par exemple durant l'époque paléo-babylonienne (début du II^e millénaire), lorsque le sumérien, langue morte et devenue savante, restait prédominant dans la culture et que des individus, pourtant de langue akkadienne, portaient des noms sumériens. À Abū Ṣalābīḥ, on envisage des contacts culturels étroits avec les cités sumériennes, voire l'existence d'une partie de la population bilingue ou capable de s'exprimer en langue sumérienne²⁴ ; il est d'ailleurs possible que la société y ait comporté une population authentiquement sumérienne. Ce cas historique confirme bien le paradigme de symbiose, réalisée sur un plan culturel.

3. Écrire en sumérien en Syrie : les scribes d'Ebla

Nous pouvons achever cet aperçu de la genèse de la symbiose suméro-akkadienne en présentant brièvement le cas de la cité d'Ebla, en Syrie²⁵. Les fouilles, menées dès 1968, y révélèrent un autre corpus qui modifia, tout autant que Abū Ṣalābīḥ, notre perception des contacts suméro-akkadiens. Dans un espace géographique bien différent, éloigné de Sumer comme d'Akkad, la cité d'Ebla, au XXIV^e siècle au centre d'un des plus puissants États de Syrie, était également marquée par une pratique de l'écrit importante dans la sphère palatiale. Ce sont

²⁴ KEETMAN 2014, p. 1-2.

²⁵ La bibliographie sur le sujet étant très large, nous ne renvoyons ici qu'à MATTHIAE 2010 - pour le public francophone MATTHIAE 1996 - et ARCHI 2015.

ainsi plusieurs milliers de tablettes et fragments²⁶ d'argile inscrits à l'aide du cunéiforme qui furent retrouvés dans le palais de la ville. Alors que la cité d'Ebla se rattachait entièrement aux traditions syriennes et est distante de plus de 1100 km de Nippur et Abū Ṣalābīḥ, elle entretint des relations avec Sumer, dont le plus clair témoignage est de l'ordre de la culture écrite. L'adoption de l'écriture cunéiforme à Ebla, dont on ne sait exactement quand elle intervint mais qui devait, au moment de la destruction de cette cité lors de la deuxième moitié du XXIV^e siècle, être relativement récente, s'explique par une diffusion via l'intermédiaire de la Babylonie septentrionale et sans doute de Mari en direction de la Syrie²⁷. À Ebla, le système cunéiforme en place n'était en effet pas celui calqué sur celui des cités sumériennes mais constituait davantage un ensemble original, notamment redevable aux innovations des Akkadiens de Babylonie – donc de villes comme Abū Ṣalābīḥ – qui l'adaptèrent à la notation d'une langue sémitique strictement distincte. Ebla appartenait de ce point de vue non à une *koinè* au sens strict mais à un ensemble culturel qui fut désigné par Gelb comme celui de la *Kish Civilization*, soit un territoire large comprenant la Babylonie septentrionale, Akkad et une partie des espaces syro-mésopotamiens²⁸. Dépourvu d'unité politique, cet ensemble se définit comme celui occupé par des populations parlant des langues antérieures à l'akkadien, partageant des traditions communes – notamment le calendrier, puisqu'il existait un calendrier dit « sémitique » commun à Abū Ṣalābīḥ, Mari et Ebla – et ayant adopté l'écriture cunéiforme sumérienne tout en la modifiant. Un exemple suffira ici : alors que le terme « statue » se note à Sumer par le signe alan, les cités comprises dans la *Kish Civilization* utilisaient le sumérogramme (an)-dul₃, correspondant à *šalmum* en akkadien – cette identification reposant d'ailleurs sur le fait que an-dul₃ signifie en réalité « ombre » ou « noir »,

²⁶ ARCHI 2015, p. 84 donne une estimation de 1757 tablettes bien préservées, de 4875 tablettes en partie fragmentaires et de plusieurs milliers de petits fragments.

²⁷ Cf. GELB 1981, p. 61 et GELB 1992, p. 201.

²⁸ Ce concept fut exposé par Gelb dans plusieurs articles ; nous renvoyons ici à GELB 1981 et GELB 1992.

Camille Lecompte

en akkadien *šalmum*, un homonyme de « statue²⁹ ». Cela ne saurait toutefois cacher les innovations propres à Ebla dans l'usage de l'écriture ainsi que l'existence de traditions spécifiques : ainsi, pour reprendre un exemple cité ci-dessus, connaît-on à Ebla un calendrier local, distinct du calendrier sémitique, les deux étant en usage parallèle dans les archives. De même, comparée à l'onomastique des villes de Babylonie, fortement influencées, comme dans le cas d'Abū Ṣalābīḥ par la proximité de Sumer, celle connue à Ebla ne témoigne pas de l'adoption de noms propres sumériens, du moins pas de manière commune, sur les milliers de personnes attestées dans les archives³⁰.

Tout aussi remarquable est l'adaptation des scribes d'Ebla – dont on pense qu'ils ne représentaient qu'une infime minorité de la population – au sumérien. Formés par des scribes venant de Kish ou de Mari, ceux d'Ebla acquièrent les rudiments de la langue sumérienne et furent capables de recopier des œuvres ou des compositions importées. Parmi celles-ci, le plus important corpus est celui des listes dites lexicales, qui sont en partie des exercices d'apprentissage et sont organisées par thèmes – certaines listes traitant d'animaux, d'autres de professions, de noms de lieux, mais l'on trouve aussi des listes de signes, de termes, etc. Ces listes sont également, tout comme celles d'Abū Ṣalābīḥ, pourvues de colophons, nous donnant ainsi le nom des scribes qui les rédigèrent – l'un d'entre eux portant ainsi un nom sumérien, Ur-saĝ³¹ (Ill. 3a et 3b). Ceux-ci caractérisent leur activité en des termes en partie similaires à ceux observés à Abū Ṣalābīḥ, notamment l'expression « il a écrit la tablette », *dub mu-sar*. On y trouve aussi : *dub-zu-zu*, celui « qui connaît la tablette », sans doute l'enseignant ; *um-mi-a*, « l'expert » ; *ki-ĝar*, peut-être celui qui a composé la tablette³². Il s'agit là d'indications précieuses

²⁹ Voir ainsi KREBERNIK 1998, p. 260. Un autre exemple connu de ces notations propres au même ensemble culturel est l'emploi, pour la formule de consécration de statues ou d'objets votifs, de l'expression *sa₁₂-rig₉*, dérivée en fait de l'akkadien *šarik*, « il est dédié », alors que l'on trouve dans les cités sumériennes *a mu-ru*.

³⁰ Sur les noms propres sumériens d'Ebla, voir ainsi CATAGNOTI 2008.

³¹ Dans le manuscrit de la *Liste des Noms et Professions* mentionnée ci-dessus, voir notamment ARCHI 1981. Les colophons des manuscrits provenant d'Abū Ṣalābīḥ ne sont malheureusement pas bien préservés.

³² Voir notamment PETTINATO 1981, p. XXVI-XXVII.

sur les modalités de transmission du savoir et sur l'organisation des institutions lettrées, le palais royal d'Ebla semblant abriter les activités des scribes et d'une école. L'une des œuvres les plus remarquables d'Ebla, dont on ne peut être assuré qu'elle soit seulement importée d'ailleurs, mais qui dut être au moins en partie conçue localement, est la liste dite *Vocabulaire d'Ebla* (VE) qui offre partiellement des traductions en langue sémitique de termes sumériens. Pour ne prendre qu'un exemple, assez clair pour notre propos, citons ainsi : VE 271. ur-saĝ : *qa₂-ra-dum*, « héros » dans les deux langues. L'existence de cette liste d'équivalences suscita évidemment des réflexions de la part des assyriologues autour de la notion de bilinguisme à Ebla, phénomène qui, à vrai dire, reste limité à un cercle restreint de scribes et à leurs pratiques écrites³³.

L'élargissement de l'écriture cunéiforme à la transcription d'une langue sémitique est, en raison de leur date postérieure, plus poussé dans les documents d'Ebla que dans ceux d'Abū Ṣalābīh : outre l'hymne au dieu Shamash évoqué ci-dessus, les scribes rédigeaient ou recopiaient divers types de textes sémitiques, des incantations, un rituel dit de la royauté mettant entre autres en scène le mariage de la reine et des pèlerinages sur les tombes ou caveaux des anciens rois, mais aussi des textes liés aux pratiques des chancelleries, plus particulièrement des lettres diplomatiques. Il est d'ailleurs bien connu que ces mêmes textes, loin de se réduire à la notation de termes akkadiens ou sémitiques, emploient de nombreux signes sumériens à valeur sumérienne mais *in fine* sans doute pensés en langue locale. Or, l'usage des sumérogrammes à Ebla démontre des spécificités frappantes lorsqu'on les compare à ceux de Mésopotamie méridionale. Krecher avait mis en avant quelques-unes de ces spécificités – par exemple l'usage de EN, normalement « prêtre, seigneur » en sumérien, dans des formes verbales mais aussi pour désigner le souverain³⁴. La publication des textes a par la suite renforcé le constat d'usages propres du sumérien : ainsi, dans le *Rituel de la*

³³ BUTZ 1984, p. 111.

³⁴ KRECHER 1984, p. 144-145.

Camille Lecompte

*Royauté*³⁵, le verbe tuš, « habiter, résider », se trouve-t-il toujours sous la forme al₆-tuš mais pas avec d'autres préfixes de conjugaisons ; de même trouve-t-on la distinction, quelque peu artificielle, entre les deux sens de la base verbale ti, d'une part « approcher » (ti) et d'autre part « recevoir » (šu -- ti), respectivement par l'emploi de formes figées ba₄-ti et mu-ti ; encore, e₂-duru₅, en sumérien « village », désigne à Ebla un groupe de personnes (des travailleurs). Il s'agit là d'un aspect qui devrait faire l'objet de recherches futures, le dialogue entre spécialistes d'Ebla et de sumérien étant en effet nécessaire.

Les pratiques savantes, lettrées et écrites d'Ebla démontrent par conséquent un autre aspect du contact suméro-akkadien, en une région qui n'avait pas de relation directe avec Sumer. L'adoption du système cunéiforme, influencé par l'ensemble culturel de la *Kish Civilization*, se réalisa par une adaptation au sumérien, à la fois en termes d'apprentissage, les scribes devant assimiler le répertoire de signes et le vocabulaire, mais aussi dans son maniement, le sumérien étant quelque peu modifié, sans doute pour répondre aux besoins d'expressions locales. La création d'une culture double, différente de celle d'Abū Šalābīh, ne s'exprime pas par le même degré de symbiose, mais davantage par l'influence des traditions sumériennes et la capacité des scribes d'Ebla à faire preuve d'inventivité.

4. Évolution de la symbiose

Avec la progressive disparition du sumérien comme langue vivante, la symbiose suméro-akkadienne observée à Abū Šalābīh, loin de disparaître, s'accrut. L'existence d'une tradition bilingue est ainsi avérée, y compris dans la pratique, lors des périodes akkadiennes et d'Ur III (entre les XXIV^e et XXI^e siècles). Nous nous contenterons de citer ici un seul exemple, celui d'un certain Me-zi, un administrateur ayant vécu à Adab sous la dynastie sargonique, qui était capable – ou les scribes de son bureau – de rédiger aussi bien en akkadien qu'en sumérien. Sont notamment connues des lettres provenant de lui ou de son

³⁵ Édition par FRONZAROLI 1993.

bureau, l'une adressée en sumérien à un homme portant un nom sumérien, Lugal-niĝ₂-zu, tandis qu'une autre, en akkadien, est destinée au roi³⁶. Même isolé, cet exemple nous rappelle la nécessité pour les scribes de Mésopotamie de connaître au moins deux langues, quelle que soit leur tradition d'origine.

Bien plus tard, au début du II^e millénaire, alors que le sumérien est désormais définitivement langue morte, les scribes et lettrés de Babylonie, voire de Syrie et d'ailleurs, héritent de ce paradigme élaboré plusieurs siècles plus tôt. Il n'y a pas lieu ici de présenter la culture écrite de l'époque paléo-babylonienne, mais simplement de rappeler que celle-ci se caractérise par des œuvres littéraires akkadiennes et sumériennes, la perpétuation de listes lexicales comportant des termes sumériens et l'emploi exclusif de l'akkadien dans la correspondance administrative – tandis que les sumérogrammes se maintiennent dans les comptes économiques pour symboliser des objets, denrées et animaux. Cette culture plus tardive, qui nous laissa en partage de nombreuses tablettes, miroir du dynamisme des traditions écrites, est en quelque sorte dans la lignée de celle d'Abū Ṣalābīḥ.

III. Entre stéréotypes, préjugés et réalités concrètes : la perception des peuples étrangers

1. La critique des peuples barbares

Au-delà de la symbiose suméro-akkadienne, la culture mésopotamienne manifeste une attitude critique vis-à-vis d'autres populations, plus particulièrement les Guti et les Amorrites, qui

³⁶ Voir les références en KEETMAN 2014, p. 4-5. Ce dernier suppose par ailleurs que la lettre en akkadien était l'original envoyé au roi akkadien tandis que le bureau de Me-zi conservait des copies en sumérien, à moins que le sumérien ne servît de brouillon à une lettre akkadienne. L'auteur part du principe que tous, dans l'administration de Me-zi, ne parlaient pas couramment akkadien. Cela reste évidemment difficile à prouver, surtout dans la mesure où Adab démontre également des caractéristiques d'une culture sémitique.

Camille Lecompte

pénétrèrent ou envahirent, respectivement durant les époques sargonique et d'Ur III, l'Irak, selon des modalités d'ailleurs bien différentes, avant de s'imposer politiquement.

La description que dresse le souverain Utu-ḫeḡal, vers la fin du XXII^e siècle, en est révélatrice :

Enlil, pour les Guti, le serpent à crochets de la montagne qui avait agi avec violence face aux dieux, qui avait emporté la royauté de Sumer vers les pays montagnards, qui avait rempli le pays de Sumer de maux violents, qui avait arraché son épouse de celui qui avait une épouse, avait arraché son enfant de celui qui avait un enfant, qui avait installé la violence et le mal dans le pays (de Sumer), Enlil, le roi de toutes les contrées, de détruire leur nom (= des Guti), à Utu-ḫeḡal, l'homme fort, le roi d'Uruk, le roi des quatre coins, le roi dont l'ordre ne saurait être contesté, Enlil, le roi de toutes les contrées lui confia cette tâche³⁷.

Rappelons qu'Utu-ḫeḡal, souverain d'Uruk, vainquit les peuples Guti et en fit un acte de gloire de son règne. Les Guti, après avoir contribué à l'affaiblissement de l'empire sargonique, avaient sans doute exercé temporairement l'hégémonie politique et s'étaient installés en Mésopotamie, contrôlant certaines cités sumériennes, notamment Umma. La vision qui est exposée ici insiste sur leur côté violent et dangereux, les Guti étant comparés à un serpent. Ils sont tenus responsables de tous les maux dans la société mésopotamienne, mais surtout, d'avoir assumé un rôle politique dévolu en théorie aux souverains sumériens et d'avoir transposé la royauté hors de son cadre originel. Selon l'idéologie

³⁷ Inscription de Utu-ḫeḡal, tenue pour une œuvre en partie littéraire, lignes 1-23 de la version composite ; voir FRAYNE 1993, p. 284 pour ce passage et 284-293 pour une réédition complète avec bibliographie.

mésopotamienne, en dépit d'une histoire fragmentée entre des cités-États indépendantes au III^e millénaire, il aurait en effet toujours existé une unité politique assurée par une sorte de *hegemon*, un souverain qui exerçait une primauté sur le « pays » – situation qui était évidemment vraie à l'époque de l'empire d'Akkad. C'est là l'idéologie, mise en valeur par Glassner³⁸, de la monarchie une, dont le but était de construire une histoire homogène, continue et unifiée se substituant à des évolutions politiques plus éparses et centrifuges. Et il est justement reproché aux Guti d'avoir osé endosser la royauté sur le pays de Sumer alors qu'ils sont étrangers à son monde de cités et n'avaient aucune légitimité pour prétendre à ce titre hégémonique. Les crimes dont ils sont accusés, notamment celui d'avoir agi avec violence envers les dieux, relèvent évidemment de termes de propagande destinés à exagérer leur altérité à un système établi et supposé reposer sur le consensus des acteurs des États, en quelque sorte définis ethniquement ou par leur appartenance au pays de Sumer. Ici, l'on voit donc que les processus d'acculturation, de contacts et de relations culturelles entre Akkadiens et Sumériens ne s'appliquèrent pas aux Guti, considérés selon l'idéologie officielle comme des intrus dans le monde politique mésopotamien.

Un autre cas intéressant d'exclusion de groupe ethnique, en vertu de préjugés exprimés par la propagande officielle, concerne les Amorrites, une population sémitique. Il est bien connu que ceux-ci, venant de Syrie et Mésopotamie du nord, s'installèrent – progressivement – en Babylonie où ils s'imposèrent et fondèrent plusieurs dynasties qui régnèrent sur le Proche-Orient, l'exemple le plus connu étant celui de la première dynastie de Babylone et de Hammurabi. Or, même au début du II^e millénaire, sous les rois amorrites, la littérature sumérienne exprimait encore des préjugés à l'encontre des Amorrites, qui, considérés comme des tributs nomades, étaient tenus pour un peuple primitif soustrait à la civilisation³⁹ :

³⁸ GLASSNER 1993, p. 137-142.

³⁹ Nous renvoyons ici pour plus de commodité, sur un sujet qui a été à plusieurs reprises traité, à VERDERAME 2009 et MICHALOWSKI 2011, p. 82-121.

Camille Lecompte

« Il (Enki) offrit des animaux à ceux qui n'ont pas de cité, à ceux qui n'ont pas de maison, aux Amorrites⁴⁰ ».

« Les Amorrites, qui ne connaissent pas de maison, qui ne connaissent pas de cité, les hommes simples d'esprit qui vivent dans les montagnes⁴¹ ».

« Par tout Sumer et Akkad, les Amorrites, qui ne connaissent pas l'agriculture, se répandirent⁴² ».

À travers ces exemples issus de la littérature sumérienne du début du II^e millénaire, nous voyons quels préjugés couraient à l'encontre des Amorrites, peuple représentant une altérité essentielle et exclusive du paradigme suméro-akkadien, confinée à l'image du nomade sans cité. Parmi les quelques références notables au III^e millénaire, nous relevons surtout cet extrait d'une inscription du roi Šū-Su'en, de la Troisième Dynastie d'Ur, qui préfigure les extraits ci-dessus :

« Depuis lors, les Amorrites, les hommes mauvais, à l'esprit de bêtes sauvages, de loups, [] l'enclos, qui ignorent l'agriculture⁴³ ».

Il s'agit là de l'une des plus anciennes expressions relatives aux Amorrites qui va dans le même sens, ancrant les préjugés à leur rencontre dans l'épaisseur d'une tradition politique.

2. Entre stéréotypes et réalités historiques

Le cas des Amorrites est à vrai dire plus complexe que ne le laissent penser ces quelques extraits d'œuvres littéraires, notamment si l'on prend en compte les informations des tablettes administratives de l'époque d'Ur III, donc plus ou moins de l'époque de Šū-Su'en. Comme Michalowski l'a rappelé et démontré, les sources n'indiquent pas si les Amorrites connus de la fin du III^e millénaire étaient réellement nomades, ni même ne permettent d'évaluer leur implication dans l'effondrement de

⁴⁰ *Enki et l'Ordre du Monde*, vers 131-132, voir l'édition composite sur le site ETCSL. Pour plus de commodité dans le cadre de cet article, nous utilisons ce dernier site internet afin de ne pas alourdir les renvois bibliographiques.

⁴¹ Hymne d'Išme-Dagan A, vers 266-267 dans l'édition composite sur le site ETCSL.

⁴² *Lugal-banda et Anzu*, vers 303-304 et 369-370 selon l'édition d'ETCSL.

⁴³ Voir MICHALOWSKI 2011, p. 84.

l'État d'Ur III ou leur installation consécutivement à cet événement⁴⁴. En outre, fait qui a suscité la curiosité des assyriologues, les Amorrites mentionnés dans les tablettes administratives de Girsu, dans la partie méridionale de la Mésopotamie et le cœur sumérien, portent des noms sumériens. Cela pourrait s'expliquer non par une acculturation des individus concernés, mais par des habitudes de scribes ou du système administratif de renommer les individus en fonction de certains critères standardisés pour des raisons pratiques. Certains Amorrites semblent de plus avoir même été intégrés dans l'appareil d'Ur III et avoir appartenu aux élites militaires accompagnant les rois lors de leurs campagnes⁴⁵.

En dépit des termes d'exclusion dont témoigne une certaine idéologie commune aux inscriptions et œuvres littéraires, les études de Michalowski ont donc démontré que, si ceux-ci ne correspondaient sans doute pas à l'archétype d'une société de nomades, l'interaction des Amorrites avec le système administratif d'Ur III était complexe et revêtait, au moins pour partie, une forme d'intégration de certains d'entre eux.

Les évolutions culturelles de Mésopotamie méridionale, caractérisées par un certain degré de bilinguisme, voire de plurilinguisme⁴⁶, virent donc l'élaboration d'un paradigme d'interrelations et de symbiose des traditions sumériennes et akkadiennes. Au-delà des oppositions politiques au gré desquelles les royaumes de tradition akkadienne furent en rivalité avec les cités sumériennes, sans que le conflit ne soit jamais perçu ethniquement, les scribes et lettrés, mais sans doute aussi une plus large partie de la population, surent créer une tradition culturelle fusionnant deux ensembles distincts. Les scribes du site d'Abū Ṣalābīḥ en représentent un exemple spécifique, dans la mesure où, se trouvant à l'interface des zones sumérienne et akkadienne, ils participèrent de la formation d'une double culture, naturelle pour eux. Bien entendu, la Mésopotamie, comme toute autre civilisation, fut marquée au III^e millénaire par des tensions et des phénomènes de confrontations internes et il ne saurait être

⁴⁴ MICHALOWSKI 2011, p. 88-93.

⁴⁵ MICHALOWSKI 2011, p. 104-105.

⁴⁶ Voir ainsi SELZ 2018.

Camille Lecompte

question de présenter un modèle irénique des relations ethniques. Si les débuts de l'histoire, du moins entendus d'après les premières sources écrites, virent la coexistence de plusieurs groupes dont les relations demeurent inconnues, nous avons vu que l'idéologie officielle à l'œuvre conduisait aussi à l'exclusion de certains peuples étrangers, notamment en raison de leur prétendu mode de vie. Dans l'ensemble, nous pouvons toutefois estimer que la symbiose suméro-akkadienne et les modalités des contacts entre ces deux traditions constituent, en nos temps de tensions communautaires, un paradigme toujours pertinent et digne d'être pris en considération.

Camille Lecompte
CNRS - UMR 7041 - ArScAn - Nanterre

BIBLIOGRAPHIE.

Alfonso ARCHI, « La “lista di nomi e professioni” ad Ebla », *Studi Eblaiti* 4, 1981, p. 177-204.

Alfonso ARCHI, *Ebla and Its Archives. Texts, History and Society*, SANER 7, Boston/Berlin, de Gruyter, 2015, 854 pages.

Robert D. BIGGS, *Inscriptions from Tell Abū Šalābīkh*, OIP 99, Chicago, The University of Chicago Press, 1974.

Jean BOTTERO, « Sumériens et “Accadiens” en Mésopotamie ancienne », *Publications de l'École Française de Rome* 67, 1983, p. 7-26.

Kilian BUTZ, « Bilinguismus als Katalysator », dans Luigi CAGNI (éd.), *Il bilinguismo a Ebla*, IUO Series Minor XXII, 1984, p. 99-138.

Amalia CATAGNOTI, « L'onomastica dei testi di Ebla nel contesto siriano del III millennio A.C. », dans *Atti del XXII Congresso Internazionale di Scienze Onomastiche, Pisa 28 agosto–4 settembre 2005*, 2011, p. 459-472.

Jerrold S. COOPER, « Sumerian and Akkadian in Sumer and Akkad », *Orientalia NS* 42, 1973, p. 239-246.

Dietz OTTO EDZARD, « Sumerer und Semiten in der frühen Geschichte Mesopotamiens », dans Edmond SOLLBERGER (éd.), *Aspect du contact suméro-akkadien*, Genava, 1960, p. 241-271.

Robert K. ENGLUND, « Texts from the Late Uruk Period », dans Pascal ATTINGER et Markus WÄFFLER (éd.), *Mesopotamien: Späturuk-Zeit und Frühdynastische Zeit*, Orbis Biblicus et Orientalis 1601/1, 1998, p. 13-233.

Robert K. ENGLUND, « The Smell of the Cage », *CDLJ* 2009 : 4.

Douglas FRAYNE, *Sargonic and Gutian Periods*, RIME 2, Toronto, University of Toronto Press, 1993, 522 pages.

Pelo FRONZAROLI, *Testi rituali della regalità*, ARET XI, Rome, La Sapienza, 1993, 184 pages.

Ignace J. GELB, « Sumerians and Akkadians in their Ethno-Linguistic Relationship », dans Edmond SOLLBERGER (éd.), *Aspect du contact suméro-akkadien*, Genava, 1960, p. 258-272.

Camille Lecompte

Ignace J. GELB, « Ebla and the Kish Civilization », dans Luigi CAGNI (éd.), *La lingua di Ebla, IUO Series Minor XV*, 1981, p. 9-73.

Ignace J. GELB, « Mari and the Kish Civilization », dans Gordon D. YOUNG (éd.), *Mari in Restrospect*, Winona Lake, Eisenbrauns, 1992, p. 121-202.

Jean-Jacques GLASSNER, *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, Les Belles-Lettres, 1993, 312 pages.

Jean-Jacques GLASSNER, « AD.GI₄ : essai d'interprétation : la création d'un domaine institutionnel ? », *NABU* 2013 n° 60, p. 101-103.

Jens HØYRUP, « Sumerian: The Descendant of a Proto-Historical Creole ? An Alternative Approach to the "Sumerian Problem" », *AIQN* 14, 1992, p. 21-72.

Thorkild JACOBSEN, « The Assumed Conflict between Sumerians and Akkadians », *JAOS* 58, 1939, p. 485-495.

Kathryn A. KAMP et Norman YOFEE, « Ethnicity in Ancient Western Asia during the Early Second Millennium B. C.: Archaeological Assessments and Ethnoarchaeological Prospectives », *BASOR* 237, 1980, p. 85-104.

Jan KEETMAN, « Bilingualismus in Sumer zum Gebrauch des Akkadischen und Sumerischen in der Verwaltungspraxis des Reiches von Akkad unter Narām-Sujēn und Šar-Kali-Šarrī », *RA* 108, 2014, p. 1-14.

Fritz R. KRAUS, *Sumerer und Akkader: Ein Problem der altmesopotamischen Geschichte*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1970, 99 pages.

Manfred KREBERNIK, « Die Texte aus Fāra und Tell Abū Šalābīḥ », dans Pascal ATTINGER et Markus WÄFFLER (éd.), *Mesopotamien: Späturuk-Zeit und Frühdynastische Zeit*, Orbis Biblicus et Orientalis 1601/1, 1998, p. 237-427.

Joachim KRECHER, « Sumerische und nichtsumerische Schicht in der Schriftkultur von Ebla », dans Luigi CAGNI (éd.), *Il bilinguismo a Ebla, IUO Series Minor XXII*, 1984, p. 139-166.

Camille LECOMPTE, *Listes lexicales et représentations spatiales, de la période d'Uruk à l'époque paléo-babylonienne*, thèse de doctorat, Saint-Quentin-en-Yvelines, 2009, 615 pages.

Camille LECOMPTE, « The Archaic Lists of Professions and Their Relevance for the Late Uruk Period: Observations on Some Officials in

Diversité ethnique, confrontations et symbioses culturelles en Mésopotamie au III^e millénaire

Their Administrative Context », dans Agnes GARCIA-VENTURA (éd.), *What's in a Name ? Terminology related to the Work Force and Job Categories in the Ancient Near East*, AOAT 440, 2018, p. 81-132.

Paolo MATTHIAE, *Aux origines de la Syrie. Ebla retrouvée, Découvertes Gallimard 276*, Paris, Gallimard, 1996, 160 pages.

Paolo MATTHIAE, *Ebla. La città del trono*, Turin, Einaudi, 2010, 584 pages.

Paolo MICHALOWSKI, *The Correspondence of the Kings of Ur: an Epistolary History of an Ancient Mesopotamian Kingdom*, MC 15. 2011, Winona Lake, Indiana, Eisenbrauns, 560 pages.

Salvatore MONACO, « Proto-Cuneiform and Sumerians », *RSO* 87, 2014, p. 261-266.

Giovani PETTINATO, *Testi monolingui della biblioteca L. 2769*, MEE 3, Naples, Istituto Orientali, 1981, 432 pages.

Gebhard SELZ, « Scriptura Franca? Zur Rolle einer ideographisch basierten Schrift in einer mehrsprachigen Gesellschaft », dans Sebastian FINK, Martin LANG et Manfred SCHRETTTER (éd.), *Mehrsprachigkeit. Vom Alten Orient bis zum Esperanto*, *Dubsar* 2, 2018, p. 113-130.

Piotr STEINKELLER, « Early Political Development in Mesopotamia and the Origins of the Sargonic Empire », dans Mario LIVERANI (éd.), *Akkad. The First World Empire. Structure, Ideology, Traditions*, *HANE/Studies* V, 1993, p. 107-129.

Lorenzo VERDERAME, « Mar-tu nel III millennio: fonti e interpretazioni », *RSO* LXXXII, 2010, p. 229-260.

Claus WILCKE, « Politische Opposition nach sumerischen Quellen: der Konflikt zwischen Königtum und Ratversammlung. Literaturwerke als politische Tendenschriften », dans André FINET (éd.), *La voix de l'opposition en Mésopotamie*, 1975, p. 37-65.

Claus WILCKE, « Die Hymne auf das Heiligtum Keš. Zu Struktur und "Gattung" einer altsumerischen Dichtung und zu ihrer Literaturtheorie », dans Piotr MICHALOWSKI et Niek VELDHUIS (éd.), *Approaches to Sumerian Literature Studies in Honour of Stip (H. L. J. Vanstiphout)*, *CM* 35, 2006, p. 201-238.

Camille Lecompte

Kamran ZAND, *Die UD.GAL.NUN-Texte. Ein allographisches Corpus sumerischer Mythen aus dem Frühdynastikum*, thèse de doctorat, Iéna, 2009, 577 pages.

Lien internet :

ETCSL : <http://etcsl.orinst.ox.ac.uk/>